

mosquée en mosquée. Dans les plus humbles, comme dans les plus célèbres, prières et prédications s'étaient succédé sans interruption durant toute la journée. Des groupes de fidèles, attardés devant les portes illuminées, discutaient les derniers événements. Non content de contribuer, avec toute sa maison, à la souscription ouverte en faveur des blessés d'Anatolie et de leurs familles, le sultan-calife avait ordonné des prières solennelles, pour demander au Tout-Puissant la victoire des armes nationales et pour honorer les « martyrs de la foi ». A cette occasion, il avait fait les frais d'une distribution de bonbons et d'eau de rose, faite en son nom dans toutes les mosquées de la capitale. Hier, à la Yéni-Djami, un orateur, qui osait critiquer les dirigeants d'Angora, avait été contraint de quitter la chaire, hué par la foule, et remis par elle aux mains des agents de police. Dans d'autres églises, quelques prédicateurs, jugés par le public trop malhabiles, ou trop peu instruits, avaient dû être remplacés immédiatement par des théologiens en renom : plusieurs d'entre eux étaient venus exprès d'Anatolie pour prêcher le Ramazan à Stamboul.

Nous nous dirigeons, par les petites rues qui longent le haut mur du Séraskiérat, vers la mosquée de Bayazid. Aux vitrines des boutiques, sur de petites estrades au milieu des places, est exposée l'image du héros national, le portrait de Moustapha Kemal, entouré de fleurs et de lumières. Aux portes des mosquées et des turbés, s'étalent, en lettres arabes ou turques, de larges inscriptions lumineuses. Ici on lit : « Au bout de la patience est la victoire », et là ce seul mot : « Patience ». Un artiste plus traditionnel